## III) Les vérités existentielles

**1) « Je suis, j’existe » : le cogito, une vérité à la première personne.**

a) Les *Méditations métaphysiques* de Descartes

L’originalité des *Méditations métaphysiques* de Descartes est de rappeler, au cœur du siècle qui invente la science physique, que toute vérité n’est pas nécessairement scientifique, c’est-à-dire objective : penser que toute vérité est scientifique, c’est oublier qu’il n’y a de monde objectif que pour un sujet ; que ce sujet, donc, n’est pas lui-même soumis au régime de ses découvertes : qu’on ne peut pas le réduire à un objet comme un autre. Si le sujet lui-même était soumis aux vérités que découvre la science telle qu’elle s’élabore depuis Galilée, on pourrait décrire son comportement dans les termes physico-chimiques des lois de la nature. Ainsi, l’amour serait réductible à ces manifestations hormonales ; la pensée philosophique serait réductible à des flux neuronaux.

Or la démarche méditative de Descartes nous apprend que nous ne sommes pas d’abord des corps. Que la première de toutes les vérités est celle-ci : « Je suis, j’existe », vérité en première personne, vérité subjective ou existentielle (alors que les lois de la nature portent sur les corps et s’énoncent dans des formules à la troisième personne : « Tous les corps sont pesants », « Un corps dont la densité est supérieure à celle de son support a une flottabilité négative », etc.)

Et qui dit « vérité en première personne » dit « liberté » : la démarche méditative cartésienne retrouve la démarche scientifique bergsonienne pour affirmer que la science sera toujours réductionniste tant qu’elle voudra réduire l’homme vivant à un mécanisme physico-chimique. L’homme, en tant qu’il pense, n’est pas un corps parmi les corps. Ma vie intérieure est plus réelle et plus immédiatement connue que les propriétés physico-chimiques de mon corps : « Je ne suis point cet assemblage de membres, que l’on appelle le corps humain ; je ne suis point un air délié et pénétrant, répandu dans tous ces membres ; je ne suis point un vent, un souffle, une vapeur, ni rien de tout ce que je puis feindre et imaginer, puisque j’ai supposé que tout cela n’était rien, et que, sans changer, cette supposition, je trouve que je ne laisse pas [je ne cesse pas] d’être certain que je suis quelque chose. » (p.22)

**A lire attentivement** *Méditations métaphysiques* « L’œuvre dans l’histoire des idées » p.83-93

b) La connaissance de la Vie

Et ceci apporte une nouvelle pièce au dossier de la connaissance de la vie : la raison est-elle capable de connaître la vie ? L’homme peut-il connaître la vie sans la réduire à une chose ? La biologie croit atteindre la vie en pointant son microscope sur les molécules et les cellules. Mais ce n’est là encore que de la matière, toujours pas la vie. Car être vivant, est-ce être cet assemblage de corps (organes, cellules, nerfs, peau…) ou bien est-ce autre chose ? Dans la droite ligne de Descartes, le philosophe français Michel Henry (1922-2002) montre que la connaissance de la vie ne peut être qu’intérieure, que chaque fois qu’on voudra faire de la vie un objet (ainsi fait la science) on la réduira à une chose, à un corps, bref à ce qui n’est pas la vie. Qu’est-ce que la vie, selon Michel Henry ? La vie est la faculté qu’a un sujet de se sentir soi-même, de « s’éprouver soi-même ». La vie n’est pas dans la molécule, dans le tissu nerveux, dans l’organe : elle est dans la sensation que vous avez d’être vivant. En d’autres termes, la vie est une expérience de la « chose qui pense », elle est la conscience qui se porte sur elle-même, qui s’embrasse elle-même dans la sensation d’être vivant. La vie est en ce sens un phénomène intérieur, une vérité subjective.

Il faut ici faire une distinction capitale entre le « corps objectif » et le « corps subjectif » : le corps objectif est celui qu’étudie la science, qu’on peut réduire à ses propriétés physico-chimiques ; le corps subjectif est le corps tel que vous l’éprouvez, tel que vous le sentez actuellement, lorsque vous prenez une bouffée d’air ou que vous vous sentez fatiguée. Le corps subjectif n’est pas ce corps étranger qui n’est qu’un complexe de corps soumis aux lois de la nature, mais ce tissu de sensations qui composent votre vie affective : il est le lieu où se manifestent la colère, l’amour, la haine, le désir, la difficulté devant un exercice de maths, la joie de réussir un examen, le sentiment esthétique, etc. Le corps subjectif (subjectif parce qu’il est l’expérience du sujet comme chose qui pense, comme conscience) n’a aucun intérêt pour la science galiléenne. Or c’est celui-là qui fait le quotidien de l’homme. Quand bien même on nous apprendrait que l’amour n’est que flux hormonal, il reste qu’un chagrin d’amour est une expérience tout à fait réelle (quoique existentielle) qui n’a que faire de son analyse en phénomènes chimiques.

Le danger de la science moderne est donc de donner une image réduite (ou réductionniste) de l’homme. Image réduite dont on aperçoit les effets dans la société : on confond le bonheur avec la prise d’antidépresseurs ; on confond angoisse (expérience existentielle que l’homme fait devant le néant : la mort, le mystère…) et dépression nerveuse ; on confond joie de vivre avec un effet de la libido (des pulsions organiques), etc. L’homme n’est plus que la somme de ses organes : après l’avoir réduit à un complexe de choses matérielles, il est possible de le démonter et de le vendre (trafic d’organes)… Ou, pour le dire dans une formule brève : dis-moi quelle est ta conception de la vérité, je te dirais comment tu conçois l’homme.

2) Du « je suis » au « JE SUIS » : la question de la foi en Dieu.

 Je ne vais pas développer ici la réflexion sur la deuxième grande découverte des *Méditations métaphysiques*. J’indique simplement quelques pistes.

Descartes établit une première vérité existentielles : « Je suis », et rien ne peut réduire ce « je », être libre, conscience de soi, vie. Or la troisième *Méditation* montre que ce « je suis » est en son essence un être de désir. Ce « je suis » désire être davantage, désire son perfectionnement. En effet, je suis, j’existe, mais je sais que je ne suis pas parfait. Car si j’étais parfait, pourquoi aurais-je dû faire ces méditations ? J’aurais tout de suite su quel est le fondement du savoir, j’aurais été omniscient ! Or comment saurais-je que je ne suis pas parfait si je n’avais pas déjà en moi l’idée d’un être parfait, que Descartes nomme Dieu, et par rapport auquel je mesure mon imperfection ? L’homme ne saurait rien de son imperfection s’il n’avait pas en lui l’idée d’un être absolument bon, absolument savant, d’un être absolu ! C’est une preuve de l’existence de Dieu par le désir : l’homme ne désirerait pas s’il ne savait pas qu’il peut être plus.

 Mais avoir l’idée de Dieu, est-ce prouver que Dieu existe réellement hors de l’idée que j’en ai ? Oui, car comment aurais-je pu créer l’idée d’un être parfait moi qui suis imparfait ? C’est donc que j’ai reçu cette idée : « Et certes, écrit Descartes, on ne doit pas trouver étranger que Dieu, en me créant, ait mis en moi cette idée pour être comme la marque de l’ouvrier sur son ouvrage » (p.54). L’idée d’un être parfait, par rapport à laquelle je mesure mon imperfection, n’a pu être créée par moi : je la trouve déjà en moi comme le signe de mon origine. Cette origine divine de l’homme explique que l’homme désire l’absolu, qu’il cherche à tendre vers la perfection (dans le domaine du Vrai, du Beau et du Bien) ; car sans la présence en chacun de l’absolu, aucun homme ne s’indignerait de sa propre ignorance, de l’injustice qui règne sur terre, de la laideur de certaines scènes obscènes, etc.

**A lire attentivement** *Méditations métaphysiques* Article « Dieu » p.80-82

**A lire (facultatif)** *Méditations métaphysiques* « Peut-on raisonnablement se passer de Dieu ? » p.117-125

 Une dernière question que vous grouillez de me poser : pourquoi la vérité de la foi (si vous accordez avec Descartes qu’on puisse *prouver* l’existence de Dieu) est-elle une vérité subjective ? Le « Je suis » du cogito se sait imparfait parce qu’il se saisit sous fond d’un autre « Je suis », celui de Dieu, qui est l’Etre parfait, l’Etre parfaitement être, qu’aucune privation (manque de sagesse, de bonté, d’amour…) n’entache. Descartes dit que tout ce que nous pouvons savoir de Dieu à l’aide de la raison, sans donc se référer à aucun texte, consiste en ceci :

1. je suis ;
2. or je désire ;
3. je ne désirerais pas si je n’avais pas en moi l’idée d’un être parfait vers lequel tend mon désir ;
4. Dieu est ce « je suis » plus grand, plus profond que le mien, qui crée en moi le désir d’*être* davantage (d’être meilleur, plus savant, etc.) ; Dieu est l’Etre par excellence, « Celui qui est » et c’est par rapport à ce maximum d’être que je mesure mes propres degrés d’être.

Ainsi Descartes, par la seule raison, rejoint la foi monothéiste telle qu’elle prend forme dans les Ecritures : car quand Moïse demande à Dieu son nom, Dieu répond « Je suis » ou « je suis celui qui est » (*Sum qui sum* en latin, cf. *Exode* chap.3, verset 14).

La foi est une vérité existentielle ou subjective, en ce sens qu’elle est l’expérience que nous faisons à chaque fois que nous remarquons que nous pouvons mettre dans notre vie un degré d’être plus grand.

**Conclusion : la vérité comme *alèthia*.**

Cela nous mène au sens premier du mot vérité : vérité se dit en grec *alèthia*; *léthè* signifie l’oubli, et le *a* joue le rôle de privatif. La vérité n’est donc en dernier recours ni seulement une vérité de raison (« Si A=B, et que… etc. »), ni seulement une vérité de fait (« Tous les corps sont pesants ») mais une *attitude* : elle est, littéralement, *l’attitude du non oubli* (*a-lèthia*), c’est-à-dire un état de vigilance, un état de présence à soi et au monde, de qualité de conscience. La vérité est donc avant tout l’attention portée à ce que l’on est le plus à même d’oublier. Or ce qu’on oublie, ce qu’on doit protéger de notre oubli, est aussi ce qui est à ce point évident qu’il passe, à nos yeux impatients de vérités, tout à fait inaperçu. Par quoi on en revient à la vie. Car ce que l’homme oublie, c’est la présence agissante de la vie en chacun de nous ; c’est à cela qu’il faut sans cesse revenir : « Non pas comprendre des choses nouvelles, écrit Simone Weil dans *La Pesanteur et la grâce*, mais parvenir à force de patience, d’effort et de méthode à comprendre les vérités évidentes avec tout soi-même. »

Comme on l’a vu, cette vérité de la vie en chacun n’est pas logique ou mathématique (vérité de raison), ni scientifique (vérité de fait) mais existentielle : qu’ai-je envie de faire de cette force (la vie) dont je dispose librement ? C’est pourquoi, dans un monde où la vérité est dite appartenir à la science, la philosophie sera toujours nécessaire. Elle rappelle à notre civilisation fascinée par la science cette question toute simple : « « Mais que vous servirait de fabriquer la vie même, si vous avez perdu le sens de la vie ? » (Bernanos *Journal d’un curé de campagne*)